

Graciela Prieto

Présentation du livre *Écritures du Sinthome*¹

Cette recherche est née d'une rencontre en apparence fortuite, quand, après un cartel autour du Séminaire XXIII *Le sinthome*, de Jacques Lacan, je suis allée voir le film de Maurice Pialat, *Van Gogh*. L'interprétation que Maurice Pialat donne de l'œuvre et de la vie de Van Gogh a soulevé en moi un certain nombre de questions. L'impressionnisme et le néo-impressionnisme étant assez éloignés de mes sensibilités artistiques, je ne connaissais pratiquement rien de la vie ni de l'œuvre de Van Gogh, j'ai donc entrepris des recherches qui devenaient de plus en plus étendues et de plus en plus en lien avec le travail de lecture du Séminaire XXIII. Ces interrogations étaient centrées autour des conditions de la construction d'un Sinthome dans la psychose et du lien entre écriture et peinture. J'ai senti la nécessité de donner une forme écrite plus construite à cette recherche et je me suis inscrite pour faire un D.E.A. sous la direction de M. Vanier au département d'Études psychanalytiques de Paris VII, qui a pour caractéristique de permettre au discours psychanalytique d'ex-sister en introduisant une subversion du discours universitaire. Ce n'est qu'à la fin de ce travail, lors de la soutenance et grâce à une question très pertinente de M. Vanier sur la place du fantasme à l'intérieur d'une élaboration clinique prenant appui de la topologie borroméenne, que je me suis aperçue que cette rencontre, qui m'avait permis de mettre au travail mathématiques et arts plastiques dans le champ de la psychanalyse, répondait à quelque chose en lien avec mon histoire personnelle et avec la question du regard. Cette question, en plus de me permettre d'entrevoir l'aspect subjectif de cette recherche, en a aussi renouvelé l'intérêt et l'orientation jusqu'au désir de la prolonger dans un travail de thèse de doctorat, car la contrainte des dates joue sur moi comme "pousse à l'écriture".

¹ Graciela Prieto, *Écritures du Sinthome*, Toulouse, Érès, coll. Scripta, 2013. Intervention à la journée de travail organisée par la collection Scripta à Paris le 14 avril 2013, sur le thème « Quelques questions sur une possible clinique borroméenne ». NDLR.

Si mon goût pour les mathématiques a pu dans un premier temps me conduire vers une propension au piège induit par la mise à plat réduisant le nœud à la binarité des surfaces planes ou à la démonstrativité linéaire de son algébrisation impossible, très vite l'insistance que Lacan a su mettre à considérer le nœud comme fait de cordes consistantes m'a permis de saisir ce qui s'y introduit du réel irréductible de la structure, faisant du nœud quelque chose qui se montre et non qui se démontre.

La topologie des nœuds permet de rendre compte de la logique ternaire qui structure le sujet. Cette logique ternaire était déjà présente dans le « Discours de Rome », dans lequel Lacan loge la mort dans ce centre extérieur au langage où se manifeste une structure qui répond à « [...] la forme tridimensionnelle d'un tore [...] pour autant que son extériorité périphérique et son extériorité centrale ne constituent qu'une seule région² ». C'est au tore que Lacan ramène les trois autres objets topologiques asphériques dont il se sert dans les années soixante, surfaces unilatères n'ayant pas de séparation entre intérieur et extérieur : le cross-cap, la bouteille de Klein et la bande de Möbius, qu'il fait dériver, dans l'après-coup où se situe « L'étourdit », du tore. La bande de Möbius conjoignant dans chacun de ses points l'endroit et l'envers rompt avec la logique binaire. Le tore se multiplie avec l'introduction du nœud où chaque corde peut être considérée comme ayant la structure d'un tore. La structure tout autant que ses formalisations logiques procèdent, chez Lacan, du trou, du point de manque de l'Autre, \mathcal{A} , faille ouverte dans l'univers discursif, qui fait que le langage est toujours incomplet.

Tout discours, en tant que tentative de traiter le Réel, induit un sens en réponse au vide central de la jouissance qui oriente l'espace structuré de l'Autre troué. Pour combler ce trou, là où il n'y a pas de rapport sexuel, l'inconscient invente. Le savoir, ça s'invente, et toute invention est de l'ordre du Sinthome, *SINTHOME*. Ancienne écriture dont Lacan se sert pour produire de multiples résonnances et particulièrement avec l'anglais *sin* — qui signifie péché, faute — soulignant par l'équivoque qu'il induit son rôle de correction de l'erreur dans le nouement primitif du nœud borroméen. Part d'invention, de création, qui ne s'autorise ni du sujet ni de l'Autre, et ce, quelle qu'en soit la structure, psychotique ou névrotique.

² J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 320-321.

Cette nécessité d'invention propre au Sinthome peut s'exercer dans tous les domaines de la vie, de l'œuvre d'art à la préparation culinaire, de la découverte scientifique à l'activité ludique. Le choix des arts comme terreau de la recherche ne tient donc qu'à l'intérêt que je porte à ce domaine d'activité, cette recherche est indépendante de toute intention d'expliquer l'art par la structure psychique du sujet, et ne vise qu'à questionner la capacité de répondre à la nécessité d'invention d'un Sinthome pour le sujet psychotique ou à la mise au travail du Nom-du-Père en tant qu'il est le Sinthome du névrosé. Cela implique d'analyser la façon dont l'œuvre se déploie et le rôle qu'elle joue dans la structure subjective de l'artiste, de saisir comment le sujet se fait et se défait par le langage qui appareille son mode de rapport à la jouissance.

Le nœud borroméen « [...] c'est une écriture, une écriture qui supporte un réel³ » dit Lacan dans *R.S.I.* Pour faire un nœud, « [...] une coupure ne suffit pas, il y faut de l'étoffe [...] » dit-il dans *Le moment de conclure*. Sur cette étoffe de la substance jouissante l'inscription du signifiant comme coupure donne naissance au sujet. C'est en tenant compte de la manipulation des objets topologiques effectuée par Pierre Soury, qui permet le passage du cross-cap au nœud borroméen, que je développe la question de la prise en compte des espaces de plus de trois dimensions ; car le cross-cap, ou plan projectif, ne peut pas être construit dans la troisième dimension, il nécessite un espace de plus de quatre dimensions, c'est-à-dire des espaces où une surface peut s'autotraverser. Ce qu'impliquant une logique ternaire, conduit à penser autrement la question de la structure résultant de cette coupure. Coupure signifiante dont le ratage peut engendrer soit un rond unique indistinct ; soit trois ronds superposés que le Sinthome vient nouer ; soit un enlacement de deux registres où seule la construction du Sinthome peut venir maintenir l'écart tout en retenant la troisième consistance. Le registre du Réel étant toujours nécessité par le fait même de l'ex-sistence du vivant, il peut être enlacé soit à l'Imaginaire, soit au Symbolique.

La première partie de ce travail traite la question de l'impossibilité de la construction d'un Sinthome chez Van Gogh, elle suit le parcours linéaire de sa vie, car les œuvres figuratives de cet artiste se veulent, selon

³ J. Lacan, *R.S.I.*, leçon du 17 décembre 1974, séminaire inédit.

⁴ J. Lacan, *Le moment de conclure*, leçon du 8 mai 1978, séminaire inédit.

lui, l'écriture des idées qu'il défend. Intimement liées aux aléas de son existence, elles témoignent de l'enlacement particulier entre Réel et Imaginaire, qui peuvent aller jusqu'à se recouvrir faisant de son corps tableau, voire toile où vient se déposer la peinture qu'il ingurgite. Cet enlacement, laissant le Symbolique à la dérive, empêche la fonction de nomination propre au Sinthome qui pourrait faire tenir l'écart entre Réel et Imaginaire tout en maintenant en place le Symbolique. Or, c'est justement en tant qu'il est articulé au Symbolique que le Sinthome peut exercer sa fonction de nomination : « [...] ce qu'il en est de la distinction dans le Symbolique du *donner-nom* fait partie de ce Symbolique⁵ ».

Dans la psychose, le Sinthome ne fonctionne pas comme une métaphore, mais pour qu'il subsiste en tant que lettre de jouissance capable de produire un nom propre, il doit garder un lien avec le père. Ce lien n'est pas de l'ordre de la métaphore mais de la métonymie, un trait du père ou du nom du père est extrait pour venir jouer dans la nomination-même que le sujet se donne. Le Sinthome peut dès lors jouer comme point d'arrêt hors du mythe œdipien, dans une sorte de jouissance fermée sur elle-même, d'une jouissance hors sens. C'est le cas de Schwitters que nous abordons dans la deuxième partie de ce travail. Les œuvres de cet artiste transcrivent l'enlacement du Réel et du Symbolique où le Sinthome, maintenant l'écart entre ces deux registres, retient en place l'Imaginaire. Schwitters fait du nom du procédé artistique qu'il invente, Merz, un nom propre qui vient le nommer. Ce nom, extrait d'une affiche pour la KOMMERZ UND PRIVATBANK, garde un lien métonymique avec le père qui est un ex-commerçant. Dès lors, il peut venir fonctionner comme Sinthome, qui, lui donnant un nom, lui décerne aussi un corps. Procédé de création que l'on voit fonctionner tout au long de sa vie, ainsi que dans tous les domaines artistiques investis par l'artiste : arts plastiques, poésie, musique, etc. Cette partie suit ainsi un découpage qui analyse l'implémentation du dit procédé selon les domaines d'application, tout en marquant l'événement que l'artiste lui-même repère comme déclencheur et le moment de l'exil qui marque le commencement de l'effilochage de la corde Merz, et par conséquent, l'effritement de la consistance imaginaire qui aboutit à la désagrégation corporelle et à la mort. N'étant pas héritée des générations antérieures, la subsistance de la nomination reste arrimée aux destins de l'artifice qui l'a produite. Ainsi l'enlacement, produit au moment de l'inscription de la coupure signifiante

⁵ J. Lacan, *R.S.I.*, *op. cit.*, leçon du 11 mars 1975.

qui engendre le plongement du plan projectif dans l'espace tridimensionnel, nécessite la construction et la subsistance du Sinthome, pour que quelque chose de l'étoffe imaginaire du corps puisse se maintenir dans sa consistance, que Lacan appelle corps-sistance.

La psychose apparaît ainsi comme une défaillance de cette inscription dans l'espace tridimensionnel qui dès lors laisse le sujet en suspens, hors de la temporalité signifiante qui est la temporalité diachronique de la succession. Il se produit une sorte de coalescence avec l'objet *a*, où le recouvrement des deux consistances auxquelles se réduit la structure se fait trou abyssal et indistinct. Le Sinthome, maintenant un écart, ne les noue pas pour autant à une troisième consistance qui pourrait l'inscrire dans l'espace tridimensionnel où la quatrième dimension est appréhendée dans le continu / discontinu de la successibilité.

C'est justement le Nom-du-Père en tant que Sinthome qui permet de distinguer les trois registres qu'il noue borroméennement produisant le triskel central où la place vide de la cause du désir peut être cernée et serrée. Si toute création est de l'ordre du Sinthome, le névrosé, selon Lacan « [...] peut aussi bien s'en passer à condition de s'en servir⁶ », s'en servir, entre autres, pour créer le « [...] comble du mieux de ce qu'on peut faire : une œuvre d'art. [...] »⁷ C'est, de ce qu'il nous semble, ce qu'arrive à faire Wolman, à travers une œuvre qui met en jeu un processus de séparation dont les multiples déclinaisons semblent corrélées aux tissages et retissages de sa propre trame subjective : « [...] l'art, l'art par lequel on tisse, l'art est aussi une métaphore⁸ ». Wolman se sert du Sinthome pour déployer son faire artistique, et ce faire transforme la position du sujet. Le réaménagement des jouissances que l'œuvre implique induit un changement de discours qui se transcrit dans l'œuvre par une invention créatrice sans cesse renouvelée. Chaque série constitue un pas dans l'exploration de la faille qui le constitue comme Un, Un qui, d'être répété, se compte comme l'Un quelconque dans sa singularité, en tant que réponse au réel du sexe et de la mort. Le parcours artistique sert de lieu d'élaboration de la question du nom reçu qui l'enracine dans la trame

⁶ J. Lacan, Le Séminaire, Livre XXIII, *Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 136, leçon du 13 avril 1976.

⁷ *Ibidem*.

⁸ J. Lacan, *Le moment de conclure*, *op. cit.*, leçon du 11 avril 1978.

symbolique qui précède sa naissance, comme lui-même l'énonce : « le nom est un cheminement⁹ ». Ainsi, la déclinaison du Sinthome Nom-du-Père, par approches successives, serre au plus près la place vide de l'objet *a*, et fait apparaître le rien constitutif du sujet divisé.

Le Nom-du-Père, en se substituant au signifiant du désir de la mère, capitonne le discours et noue l'Imaginaire à la signification phallique. Le Nom-du Père pose l'interdit de l'inceste qui instaure dans le Symbolique le trou du non-rapport-sexuel. Dès lors, il introduit la dimension temporelle dans la succession et donc la discontinuité historisante qui le sépare de la vacillation identificatoire de la relation spéculaire engluante à la mère. Le Nom-du-Père, tout en occupant une place d'exception, est le signifiant nécessaire à la constitution de la chaîne signifiante, puisque sa fonction est celle de donner un nom aux choses : « [...] la nomination c'est la seule chose dont nous soyons sûr que ça fasse trou¹⁰ ». Lacan fera ainsi du Nom-du-Père le Sinthome du névrosé en tant qu'il est ce quatrième rond qui vient nouer les trois autres. Sa forclusion dans la psychose conduit à un dé-chaînement du signifiant, dès lors la signification reste vide et énigmatique.

Ce travail ne se propose pas de fonder une nouvelle clinique, car nous ne pensons pas que les évolutions sociales donnent naissance à des structures autres que celles de la clinique traditionnelle se présentant sous des formes qui s'adaptent aux réalités du monde contemporain. Il se situe comme une contribution à une clinique qui, s'appuyant sur la topologie du nœud borroméen pour saisir quelque chose de la structure du sujet, permettrait de mettre en jeu une logique ternaire plus proche de la logique de l'inconscient qui, selon Freud, ne connaît ni le principe de non-contradiction ni celui du tiers exclu. Cette logique ouvre la pensée à une logique discursive qui ne se cantonne pas aux propositions assertives ou négatives propres à une logique propositionnelle binaire, mais qui laisse la place aux propositions interrogatives, suspensives, voire équivoques, par où quelque chose de l'inconscient peut venir se manifester. Elle se sépare ainsi du discours psychiatrique, qui tend à se réduire de plus en plus au répertoire descriptif des phénomènes pris en tant que suite de comportements. Il faudrait avoir le génie du bien dire de Lacan lorsqu'il

⁹ G.-J. Wolman, *Les inhumations* suivi de *Peinture dépeinte*, Paris, Seuil, 2005, p. 237.

¹⁰ J. Lacan, *R.S.I.*, *op. cit.*, leçon du 15 avril 1975.

nomme l'inconscient freudien « l'une bévue » pour, tout en cernant ce dont il s'agit, maintenir un lien homophonique avec l'*Unbewußte* d'origine, et oser faire résonner la *corde*, que l'élément de composition *nevro* signifie tout autant que *nerf* ou *nervure* ; ou encore, faire consonner l'éblouissement anéantissant de Psyché avec le trou engloutissant de l'effondrement psychotique. Bien loin de nous un tel savoir-faire qui requiert le génie du poète.

Inachèvement de toute recherche qui ne fait que creuser le trou du non-savoir, et en même temps relance le désir de poursuivre. Dans les dernières années de son enseignement Lacan situe le nœud borroméen à l'intérieur du tore. Écriture qui dépasse le cadre de ce travail, et ouvre une interrogation sur l'opération analytique elle-même, qui dès lors n'est pas seulement une opération de coupure et de raboutage mais aussi de retournement. Retournement du Symbolique, qui réalise l'équivoque. La question du retournement du tore à partir de la coupure serait à mettre en rapport avec le retournement du nœud dans son orientation, que Lacan avait abordé auparavant dans le Séminaire XXI, *Les non-dupes errent*. Retournement du nœud qui est aussi réalisé par l'équivoque qui change le sens dans le double sens du mot : signification et orientation. Le retournement du tore implique aussi la coupure et l'épissure. L'équivoque elle-même est une opération de coupure du « sens » et en même temps raboutage qui épisse autrement, mais aussi, par le détournement du sens, elle peut produire, au niveau de l'inconscient, un retournement du tore-corde réalisant le passage de l'intérieur à l'extérieur. Dès lors, elle peut fonctionner comme l'opérateur d'une écriture de la séparation où la voix se fait entendre par l'effet du *j'ouïs-sens*, dé-fixant le sujet. Séparation concernant l'Autre du désir « [...] pour ramener le sujet à l'opacité de l'être, qui lui est revenu de son avènement de sujet [...] »¹¹. Engendrement de soi-même qui se laisse entendre dans ce qui résonne du *se parere* — enfanter, mais aussi paraître — dans le *separare*, séparer, c'est-à-dire que : « [...] le sujet se réalise dans la perte où il a surgi comme inconscient, par le manque qu'il produit dans l'Autre [...] »¹², perte opérée par la coupure signifiante sur la substance jouissante. Opacité qui renvoie à celle qui tient ensemble les trois registres du nœud borroméen sans qu'ils soient enchaînés les uns aux autres, et néanmoins serrant au point triple central le

¹¹ J. Lacan, « Position de l'inconscient », *Écrits, op. cit.*, p. 844.

¹² *Ibidem*, p. 843.

vide de la Chose, que les différents objets désignés par la lettre *a* viennent recouvrir. Ainsi, la lettre détachée du signifiant peut venir articuler le corps vivant au langage. Point central où se coïncident les trois dimensions du nœud borroméen, chacun des bords qui le constitue étant la limite exclue de la jouissance produite dans l'intersection des deux autres registres.

Écriture de l'objet *a* qui est à rapprocher de l'écriture du Sinthome en tant qu'il noue le Réel, l'Imaginaire et le Symbolique. La lettre étant inhérente au Réel par la jouissance glottique qu'elle colporte, au Symbolique en tant qu'elle porte le signifiant, et à l'Imaginaire en tant qu'elle est, non seulement image sonore, mais aussi, comme le souligne Lacan, dessin. Dès lors, l'invention du savoir inconscient ne peut être que de l'ordre de l'écrit, défini par Lacan comme « le savoir supposé sujet¹³ ». Ce qui nous amène à nous interroger sur la place, dans l'écriture du Sinthome, du corps vivant en tant qu'il ne se jouit que de façon signifiante. Cela ouvre tout un champ de recherche qui pourrait prendre appui autour des arts vivants (danse, théâtre) et dans ce qui apparaît de plus en plus comme une jointure avec les arts plastiques à travers la performance et les installations qui mettent en jeu le corps du spectateur.

¹³ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, leçon du 9 avril 1974, séminaire inédit.